

Je tombe , une fois de plus. Le repos du terrier se fera aux noces, laissant aux illusionnistes l'expression « lot commun ».

L'eau comme un, plutôt, et pas Mickey, dans ces parcs où les attractions sont sans arrêts.

Des vertiges avec une farde d'oiseaux sur l'échine. Une attitude et l'ingratitude.

« À mon commandement, tombez ! » Et l'encore, la valise, le train en lâche et s'en remettre aux lentes mains.

Se laisser aller surtout, sur fausses parties fines et les jeux d'acteurs grossis par un entourage au bord de la rupture.

Une fois le pied posé en gare des habitudes, l'ambition : trouver une loge de gardienne pour reposer ce demain des impasses.

Trouver les silences nocturnes, avec parfois le bruit des mésententes, qui provoque sursauts et palpitations. Et au matin voir les faux cols attablés, scruter la fraîcheur des nouvelles. Il est plaisant ce moment, la langue brûlée au café au lait pour chasser les salives excessives de la veille.

Il me faut chausser ma casquette pour éviter les regards instructeurs ou désolés, et parcourir les embauches faussaires :

« Paradez-moi, s'il vous plaît, je tituberai les chemins prédisposés et rendrai le trop absorbé par tous les trous ».

Vain de petits emplois, la patience est ébriété, moi faisant les cent pas. Marcher et toujours marcher, à l'imprudence des rencontres et des amitiés inquisitrices. Des mains, des mots heurtant, des sondages d'âmes et des confidences de fin de bal. Peu de monnaie et le feu de Monnet, sans avoir et presque sans savoir. Rester dans le doute tout en n'en ayant aucun. C'est cela le pas du marcheur, celui qui m'emmènera à ce point de départ :

– Un dessous de verre, des publicités en métal au mur de l'auberge, et durant des heures un bavardage aux sujets météo politique. Aussi, peut-être un éclair d'inattention avant le renversement cul sec.

Mon cœur s'est accéléré ensuite, et à ce jour les gestes incontrôlés qui suivirent ne sommeillent plus. Ces absences !!! L'absence ? Je ne savais pas, je sais, je ne saurai pas. Il ne faut jamais dire « je sais » m'a soufflé un jour un vieil homme à moustache.

Des impressions de jours sans fin, des hauts et des bas, une vie dissolue en dents de scie pour abattre la branche sur laquelle nous siégeons.

Familiers sont les flashes qui me reviennent et qui sont faits de hangars ou d'appartements miteux. Il y a les cauchemars en boucle souvent, et les

stupéfiants accords avec soi-même, faute d'aller par les parchemins donner dévotion aux géants.

Des images diapositives me reviennent, « des sauts désynchronisés » puis repartent par l'Express de midi à quatorze heures.

Repris par un ordre d'idées, je continue l'avancée vers mon rendez-vous, écartant chaque piéton de ma vue pour finir ma course en duelliste. Un grillage referme la marche et amorce ce que la revanche possède de plus beau :

« Un coup porté, un choc, un recul clé, déposant sur le sol des changements de direction découpés, non linéaires, et permettant d'atteindre une cible sans qu'elle ne puisse rendre compte d'épreuve. »  
Encore la marche.

À mon retour, le bassin de ma salle d'eau rougi de sang atteste de l'épisode qui vient de se produire.

Flânant, plus tard, dans les courants d'air de la bâtisse, le temps s'arrête : – La pointe d'un escarpin se présente sur le tapis du hall d'entrée. Elle a les joues rondes, le crin blond et le regard en coin du côté gauche. Son passage furtif, qui s'efface dans le noir d'un couloir, me rongera les idées désormais. Elle sera de ces images pétrifiées que l'on vous impose, obsessionnelles mais inutiles pour « la marche ». Image à ranger dans un tiroir mémoriel.

---

Les contraintes m'obligent. Un télégramme me dirige dans un sous-bois. L'escalade d'une palombière est au programme et s'achève par la découverte d'une cache, m'offrant de quoi alourdir ma collection d'armes de poing – un Colt 45 de 1911 et ses munitions.

Le retour au logis ne se fera pas sans une forte appréhension. Une fois revenu je laisse les songes m'aléser la tête, ne pouvant m'empêcher le rappel de cette rencontre dans le hall. (Il me faudra vaincre ma timidité la prochaine fois, au moins connaître son prénom).

De travaux en basses besognes, les petits boulots me permettent de vivoter, et cela va de curage d'écuries à la livraison de pain en passant par de menus larcins. Un jour de chance me conseille de me rendre dans une école supérieure, pour me voir proposé un emploi à la bibliothèque universitaire. Je m'y présente. Reçu par un homme âgé, assis sur son siège comme si le monde était sien, qui m'accorde sa confiance et me missionne à l'archivage.

Il y a les infinies rangées poussiéreuses, les étiquettes, les silences solennels et les étudiants concentrés, entortillant leur mèche dans leur index comme pour s'aider à la réflexion. Les journées sont longues. Faites de rangements et de longues courses derrière mon chariot à roulettes. (Au fil du temps ma blouse s'imprènera du solvant nécessaire au photocopieur à manivelle.)

Tandis que je retire un manuscrit, une silhouette au visage arrondi traverse l'autre côté de l'étagère. N'ayant pu l'apercevoir avec précision il me semble reconnaître la belle inconnue croisée précédemment dans le hall de l'auberge, mais la couleur de sa coiffe est différente, plus foncée dirait-on. J'essaye de la suivre mais elle s'est évaporée.

Je me plais à conseiller les élèves, trouvant une utilité dans cet ennui pécuniaire. Classer, chercher, trouver et guider. Les courbatures me trouvent à leur tour le soir venu, anesthésiées par l'eau-de-vie et les discussions échangées avec le patron du logis, un jeune vieux embijouté fan d'Elvis. L'horloge bien avancée, mon lit se fait désirer, mais ne me sera qu'au petit jour. J'ai encore été victime d'une absence. Un trou noir duquel des clichés reviendront à mes yeux sur plusieurs jours. Toujours la marche.

Ponctuel et assidu, mon travail est au goût de mon employeur et sa demande de me recevoir à nouveau ne tarde pas. Entre deux éloges, je constate que le César de cet empire universitaire a l'air de s'interroger sur

le dessin qui orne ma chevalière. « N'a-t-il donc jamais vu une telle croix ? » Les bégaiements succincts de sa bouche paraissent prouver le contraire. Il écourte notre rendez-vous et me renvoie à mes occupations mettre de l'ordre. Pendant la distribution du courrier je constate que l'un d'entre eux m'est destiné, le coupe-papier me fait découvrir l'invitation d'un élève au réfectoire. Sur place, mes paupiettes sont aussi fumeuses que l'étudiant qui se présente devant moi. Il dit avoir 22 ans mais en paraît 30. Il a le haut du dos large, ses yeux clairs tentent de camoufler sa nervosité et il possède un fort accent :

« – Bonjour Monsieur et tout d'abord je vous remercie d'avoir répondu favorablement à ma requête. Je me prénomme Vlad.

– Je vous en prie, prenez un siège. Voulez-vous un verre de vin ?

– Je vous remercie, non !

– Que puis-je faire pour votre service ?

– Loin de moi l'idée de vous importuner. Je me passionne pour la poésie et je pensais que vous pourriez me renseigner.

– Si cela rentre en accord avec mes fonctions je suis disposé à vous aider

– Je suis à la recherche de la totalité, et du titre, d'un poème dont voici un extrait. »

Et le jeune gaillard me tend un papier :

*Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées*

*Un morceau de chair tremble à leur maître menton*

*On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées*

*Des preux, raides, heurtant armures de carton*

« – Dès que le temps me le permettra soyez sûr que j'effectuerai ces recherches mon garçon, et rassurez-vous je saurai vous retrouver. »  
Lui dis-je. Après m'avoir remercié il s'éloigne.

L'après-midi se passe et la fin de ma journée sonne enfin son heure. Il me tarde le bain. Arrivé sur le pas de la porte je tombe nez à nez avec cette âme furtive au crin blond. Elle est assise, la jambe droite repliée sur un banc, elle fume une cigarette. Tétanisé par l'embarras je n'ose l'aborder et pénètre l'accueil de l'auberge. Mon hôte embijouté fan d'Elvis m'apprendra quelques minutes plus tard qu'elle s'appelle « Mélodie » et est également cliente de ce lieu. Malgré la fatigue, je n'aurai de cesse de penser à son image et de tarder à trouver le sommeil. Les jours s'enchaînent, faits d'allers et de retours, de travaux et de repos, de soirées pesantes aussi bien sur l'estomac que sur la vision.

Arrivé au week-end je reçois un ami sportif de haut niveau qui m'invite à assister à son match du lendemain. Tous deux hissés sur un tabouret de comptoir, la soirée est bien entamée quand la mémoire me perd (la marche, encore). Des clichés visuels me reviendront plus tard : – Des signes, des sourires, des regards appuyés, l'épaisseur de ma liqueur et les bulles pétillantes de l'eau du camarade qui m'accompagne. Au matin, le réveil du dimanche est dru. Comme planant, mes rêveries de ce jour appartiennent à cette inconnue à la chevelure blonde, jusqu'à la rencontre sportive à laquelle j'avais promis de me rendre :

*RC France / Stade Montois*

*« Quatorzième minute, un essai est écrasé par Max Franchemot après un coup de pied à suivre de Julin. Dany Starter transforme et permet au Racing d'ouvrir le score. »*

– Des tendons malmenés, des drops surestimés, et des interceptions concrétisées depuis la ligne médiane. Seconde période, une mêlée est demandée. *Tim Itry* mon compagnon de veillée et Capitaine est placé au talon. Les maillots sont empoignés, les genoux à fleur de sol, les crampons enfoncés dans le terrain... « *Jeu !* » : Les deux équipes s'entrechoquent, le crâne du joueur *Bopoh*, talonneur de l'équipe adverse, éclate et se fend sur plusieurs bons centimètres. Une giclée revoit la teinture des maillots ciel et blanc et l'homme s'étale au sol, raide mort. Le match est

interrompu, je gagne mes quartiers le pas lent me questionnant sur le drame qui vient de se produire. Le ciel est dégagé et l'anticyclone qui surplombe n'amenuise en rien les bourrasques du destin.

ABSENCE ! Tout est là j'en suis persuadé. Je ne me laisserai pas aller aux

croyances parallèles mais je dois m'avouer que certaines tranches de vies sortent de l'ordinaire. Faire le vide et revenir à l'oubli s'impose. Las de marcher je prendrai les transports, demain, pour me rendre au travail. Pour le moment la priorité est de rentrer, me restaurer, me désaltérer surtout, et si possible m'étaler de tout mon long laisser les spasmes musculaires détendre ma carcasse endolorie. La rampe de l'escalier qui mène à mon logement m'accorde sa solidarité, quand même la poignée de porte apparaît insurmontable. Je m'allonge, pensant à l'accident passé et d'abord à « Mélodie » la blonde à peau de nacre aperçue précédemment. 7h45 l'intendant me tire tout habillé de mes cauchemars sordides. L'empressement est de rigueur, la ponctualité étant la politesse des Princes. La salle d'eau me verra pour une autre heure. Épaulé à une colonne de la gare tramway je ressasse les événements d'hier, croisés par l'image obsédante de cette chimère à blonde crinière. La porte du tramway s'arrête à mon niveau, je monte et m'assieds. Face à moi je suis surpris par un visage arrondi. On dirait elle. Malgré tout, quelques détails, comme la couleur auburn de sa coiffure, retiennent mes ardeurs. Elle a le contour de l'œil plus fin et la lèvre plus épaisse que « Mélodie » (ce désir fantomatique). Ses yeux porcelaines sont d'un blanc écarlate. Pourtant la ressemblance est flagrante. Elle prend un crayon, note sur son almanach et me fixe en penchant la tête sur la vitre comme pour me signifier de dormir. Ce que je nomme « la marche » m'aura repris sans doute car ma remontée en surface se fera à l'aube, le lendemain, sur ma couche ; Alors que je savoure un petit noir accompagné de David (l'aubergiste embijouté fan d'Elvis), le conseiller principal d'éducation de l'Université passe l'entrée essoufflé et m'accoste :

« – Bonjour, je me permets cette visite afin de vous informer qu'un incident est intervenu à l'école. Je vous saurai gré, donc, de ne pas vous présenter.

– Puis je vous demander un complément de détails sur l'incident en question ?

– Je ne suis pas tenu de vous le dire mais de vous à moi, si vous gardez le secret, sachez qu'un élève d'origine Russe, Vlad de son prénom, a été retrouvé sans vie dans la conciergerie, abattu de plusieurs balles de Colt 45. Le doyen m'a donc demandé de faire le tour des titulaires pour les prévenir de la fermeture de l'Université aujourd'hui.

– Seigneur Dieu ! Quelle folie a donc pu être pour vouloir mettre fin à la vie de ce jeune homme ? Son prénom me semble familier... » le conseiller me coupe :

– « Pardon mais je me dois de retrouver nos confrères au plus vite. Au plaisir ami.

– Si je peux faire quoi que... », et sans pouvoir terminer ma phrase l'homme se retourne et s'en va.

Secoué par la tragédie qui vient de se dérouler je remonte dans mes appartements. Enveloppé par l'inquiétude, je découvre que mon arme manque à ma table de nuit. Ébranlé, mes jambes flageolent et je tombe, choqué, sur l'assise à proximité. Il se passera de longues dizaines de minutes avant que je ne puisse refaire surface. Des scènes me reviennent à l'esprit : tout d'abord cette femme, dans le tramway, aux yeux porcelaines et à la ronde croupe. Sosie presque identique à la nubile qui m'obsède. Puis un arrêt devant une banque, là où elle est descendue. Ensuite plus rien, néant. Prostré, une partition de Jazz band me sort de ma frayeur. Elle provient de la loge placée au-dessus de la mienne. Je me laisse porter par la musique et essaye de faire le vide. Quand le son s'arrête, une porte se ferme et des talons se font entendre. Par la fenêtre je la vois sortir, c'est elle : « Mélodie ». Je m'empresse de quitter le gîte et de la suivre de loin. Elle porte un livre de la main gauche et accède à un parc. Assise au bord de l'étang qui domine le jardin, elle parcourt son roman duquel je parviens à deviner le titre : *La Ballade du café triste*, un écrit de *Mc Cullers* réceptionné récemment à la bibliothèque dont les étudiants m'avaient fait la réclame. Un extrait m'est resté en mémoire :

*En général celui qui aime est conscient. Il sait que son amour restera solitaire. Qu'il l'entraînera peu à peu dans une solitude nouvelle, plus étrange encore, et ce savoir le déchire. Aussi celui qui aime n'a-t-il qu'une chose à faire, dissimuler son amour aussi complètement et parfaitement que possible. Se construire un univers totalement neuf. Un univers de passion et de folie qui se suffira à lui-même.*

Passage littéraire faisant office de doctrine, convenant parfaitement à cet art qui me recouvre, soit le sort imposé dès le plus jeune âge aux animaux de mon rang. Les riens, les poupées chiffons de théâtre ambulant, de ces voyageurs obligés sans Atlas. Le seul plaisir de la vision de ses courbes apaisera momentanément la peste bannière qui me ronge. Je m'approche délicatement du bord de l'eau sans troubler sa concentration, sans même

froisser les fragments de mousse tapissant le terrain. À quelques pieds de sa nuque je peux apercevoir le reflet or de sa toison dans le bassin. Un frisson me traverse le haut de la colonne vertébrale et je reste sans le souffle, l'espace de trois battements de cœur. Lui gardant la paix de sa lecture je m'en retourne, troublé, abandonnant ma vigilance au prix de ses pensées.

De retour à mes tâches, me revoilà convoqué auprès du doyen de l'Université où m'attendent, dans son bureau, un inspecteur et le commissaire de la brigade spéciale criminelle. Une fois délivrée mon identité, un interrogatoire plus ou moins sournois commence, moi essayant de contenir mon anxiété. De longs regards fixes et instructeurs me transpercent, déviant de temps à autre sur ma chevalière. Ne possédant aucune piste exploitable digne de ce nom, ces gradés aux moustaches prétentieuses me laissent repartir en me rassurant sur le fait que tout ceci n'était qu'une formalité. (Dans l'intimité de la salle de pause le doyen *Mr Panel* m'apprendra que l'élève dont il est question « *Vlad* », abattu dans la conciergerie, était un agent des services de renseignement de l'Union Soviétique).

Bousculé par toutes ces mésaventures, le résultat de fruits en fermentation m'aident à ne pas sombrer. Et je ne cesse de penser à Elle, je la vois partout, surtout où elle ne se trouve pas. J'entends souvent par le plafond de ma chambre sa musique de Jazz band, en particulier le titre *Petite Fleur* de Sydney Bechet.

À ce sujet, des affiches publicitaires annonçant la venue de ce musicien sont encollées sur les murs du campus. Il est indiqué :

*Revue Swing en sous-sol / Cabaret Nouvelle Orléans / Sydney Bechet Quartet / Jeudi 13 Mai.*

Le soir venu je me rends sur place dans l'espoir de l'y retrouver. Autour des tables rondes nappées de blanc, des amants et des hommes d'affaires mais aucune trace de la belle. La soirée se déroule, les cuivres sonnent, et le Bourbon s'écoule. Toujours nulle apparition de la fameuse « Mélodie ». Mais un visage arrondi passe devant moi. Je la reconnais dans la seconde, il s'agit du sosie rencontré dans le tramway, sauf que cette fois la couleur de sa chevelure est identique à celle de ma courtisane. Elle se meut, séduisante, à quelques pas de ma chaise et me lance des œillades enjôleuses. Je me laisse envoûter et la suis au-dehors. La conversation s'engage par sa lèvre épaisse et enfumée. Elle me salue et ses politesses tentent de me faire croire que son identité est celle de ma sylphide. Je me laisse abuser et l'invite, avec la courtoisie d'un gentleman, à savourer une liqueur au comptoir de David mon logeur. Nos verres remplis, la maligne



ensorceleuse commence un « Tango de paradisiaque ». Incrédule mais curieux je plie à son charme et lui propose un prochain rendez-vous gastronomique.

Rallié le dîner prévu, le siège tiré et la commande passée, un jaugeage commun se met en place. Des questions, des sourires en coin, des méfiances et des confidences. Une cour faite de mise en bouche et de plats de résistance, arrosée d'effleurements et de désir bestial. Le retour sous l'astre romance est promené. Les doigts entrelacés comme les corps souhaités. Le conte se termine dans la chambrée où le dessus de lit voit nos deux bustes soudés en révérence orgasmique. Les allées et venues pseudo-amoureuses accueillent des râles et des souffles scindés. Ses poignets menottés en mes paumes, et le dessous de son menton pourléché d'abondance, une cascade de plaisir lui provoque un renversement cervical. Par suite, un sommeil lourd la possède alors que je me remets de mes émotions auprès du tenancier de l'hôtel devant un rafraîchissement. David me tend *La Gazette Républicaine* sur laquelle est surlignée une plante à fleurs et des lettres isolées, entourées, formant un nom à consonance anglophone. Après un regard complice échangé, j'arrête ma réflexion sur ces détails. Galant et attentionné, je demande à David de me préparer un plateau pour la jeune femme étendue. Lentement je monte les marches une à une vers l'ancre de nos ébats. J'entrouvre la porte, me positionne à son côté et la retire de sa somnolence. La porcelaine de ses yeux me fixe et je lui murmure :

« – Je vous en prie, Mademoiselle Camélia Donovan. »

Elle ne dit mot, retient son souffle et saisit un pilulier dans son baisenville. Elle en sort une gélule qu'elle glisse au fond de sa gorge et qu'elle avale, une larme glissant sur sa joue. S'ensuivent des convulsions, des étouffements et des spasmes avant une perte totale de conscience. Je me penche sur elle, sa respiration n'est plus et son pouls est inexistant. À son arrivée le médecin n'essaye même pas de la réanimer et après auscultation conclut à un empoisonnement au cyanure de potassium.

(Ce nouveau drame mortuaire atteste du sens même de « la marche ». Soit la réalité philosophique des chemins parcourus par les anges de pâte à modeler. Abstraction faite de ces moments précis sur la frise temporelle du marcheur, l'existence peut reprendre.)

Sur mon lieu de travail, les jours se confondent et s'ignorent. Mon intérêt pour la lecture grandit et anesthésie ma peur du noir : *Steinbeck, Nabokov, Morand, Balzac ou Russel* le prix Nobel de littérature, sans oublier les colosses de la poésie française. Le jour de la remise de mon salaire, à l'approche du couloir de l'administration scolaire, j'aperçois Monsieur Panel,

le doyen, son mouchoir de tissu à la main qu'il laisse tomber au sol. À l'instant où il le ramasse une même passe devant mon nez ébahi. À ma surprise c'est « Mélodie », mon idée fixe. Bouche ouverte et corps paralytique, je la laisse s'enfuir. Le doyen me ramène à la réalité et me reçoit afin de récompenser mon labeur quotidien.

En route pour la banque y déposer ladite récompense, les rêveries propres à son bustier ne cessent de me poursuivre. Au guichet de l'établissement bancaire, l'employé principal m'informe que le chef de bureau souhaite me voir. Soucieux quant à l'état de mes finances je me laisse accompagner. Celui-ci me rassure et amicalement m'indique qu'une jeune dame américanophone est venue, il y a des jours en arrière, se renseigner sur le contenu de mon coffre personnel. Secret professionnel étant, cette curieuse a été renvoyée sur les rosiers, me confie-t-il. Il m'assure ensuite qu'après vérification de son identité cette femme portait le nom *Donovan*.

Je le remercie et, inquiet, lui demande de me conduire, si possible, dans les sous-sols de ce temple monétaire afin d'y retirer mon trésor. Après de menues conditions administratives, le chef de bureau s'exécute, épaulé par son employé. Une porte s'ouvre, puis une seconde, un escalier en colimaçon nous engloutit, avant de nous présenter une chambre forte à double serrure nécessitant deux personnes pour lui faire avouer sa contenance. À l'intérieur, le petit coffre qui m'est attribué cède à mon désir et j'enfourne, dans mon pardessus, l'objet inestimable que désormais je garderai à ma poche.

À ma sortie, aveuglé par les rayons du soleil je retrouve ma mégère, reposée sur un muret face au cabanon du glacier. Intimidé, je m'écarte de sa route et rejoins ma maison d'hôtes. L'horizon ayant camouflé les derniers rayons, les aiguilles verticales au parallèle, la salle de la brasserie vidée de ses occupants, je commande un ballon de rouge et en propose un en partage à David le tenancier. Il cadenas la porte d'entrée, nous sert et me rejoint. La petite table en chrome et les deux chaises en bois voient le monde refait, des heures durant. Les bouteilles se vident et le cendrier se remplit. Pendant cette nuit interminable une conversation vient balayer les autres :

– Me permettras-tu une once de curiosité ? Je lui demande.

– Bien entendu, me répond-il.

– Je me questionne sur la belle blonde occupant l'étage au-dessus du mien, sur laquelle je t'ai déjà demandé de m'éclairer.

– Mélodie ?

– Oui.

– Elle s'est acquittée, cet après-midi, de son solde et est partie sans ne me donner plus d'explication.

– Ah !

– Désolé de ne pouvoir alléger cette peine que je devine, compagnon.

– Alors merci de nous resservir un verre à chacun sur mon compte, et fêtons cette chance, du malheur qui aurait pu advenir à faire sa connaissance.

L'homme remplit nos godets, encore et encore. L'alcool aidant, des confessions et des aveux s'attablent à nos côtés. Je m'épanche sur notre passion commune des armes à feu, lui parlant de mon Colt 45 disparu, de ce que je nomme « la marche » et des absences dont je suis victime et dont il a pu être témoin, pour ne pas dire plus... Fier de nos échanges, David sort de sa remise un Smith et Wesson Model 22 et m'en fait l'apologie, avant de le déposer devant lui, sur le zinc de la table qui nous sépare, sous la surveillance de l'affiche métallique prônant les bienfaits d'une liqueur amère bière. De confidences en confidences, je dépose, à mon tour, une nature morte sur la table : mon trésor. Je déroule mon parchemin et lui présente :

« – Ceci, d'une valeur inestimable, est une missive manuscrite de la main de *Hughes de Payns* au Roi *Louis VI le gros* en l'an 1127, et à ce jour mon unique fortune, après le souvenir torture de ta dernière cliente. »

David reste sans voix, les yeux écarquillés alors que je lui propose d'en faire la lecture, lui demandant d'en prendre soin, en échange de l'observation minutieuse de son S&W Model 22. Il accepte et avec délicatesse s'empare de la lettre, alors que je découvre son pistolet chargé. David reste coi, tandis que, comme pour plaisanter, j'arme le chien, je dépose le bout du canon sous mon menton et j'appuie sur la gâchette.







. Le vague collera à mon jugement. Souvent les ralentis. Des revenants figés, tour à tour mouvants, venant de cerveaux malades. Souvenirs asservis à ma tâche, cause de maux d'estomac coupables.

Comme sur le fil du crachoir, tenant en paume le bâton d'équilibriste pour se faire battre.

Mèche auburn, pourtant les contours de son visage semblent similaires à une aperçue obsédante... ! Je me questionne et range ce portrait mémoire dans un comble de ma tête.